

LE MONDE

22 décembre 2025

DISPARITIONS • ARTS

Arnulf Rainer, artiste de l'expérimentation sans limites, est mort

Entre peinture et photographie, l'artiste autrichien a fait naître l'une des œuvres les plus libres et les plus profondes de la seconde moitié du XX^e siècle. Il s'est éteint jeudi 18 décembre, à 96 ans.

Par Philippe Dagen

Publié hier à 17h00, modifié à 08h25 ·  Lecture 4 min.

 Article réservé aux abonnés



Arnulf Rainer, devant ses œuvres, à l'Alte Pinakothek de Munich, en Allemagne, le 9 juin 2010. UWE LEIN/APN

L'artiste autrichien Arnulf Rainer est mort à Vienne, jeudi 18 décembre, à 96 ans, a annoncé la galerie Thaddaeus Ropac, le 21 décembre. Entre peinture et photographie, il a fait naître une des œuvres les plus libres et les plus profondes de la seconde moitié du XX^e siècle.

Il naît à Baden, dans la banlieue de Vienne, le 8 décembre 1929. Pendant la seconde guerre mondiale, il doit suivre l'enseignement d'une Autriche nazifiée, mais quitte en 1944 l'Institut national d'éducation politique où il est élève, après une dispute avec un professeur de dessin qui prétend lui imposer d'imiter la nature. La suite de sa scolarité est aussi agitée. S'il est diplômé d'une école d'architecture en 1949, il reste une journée à l'Ecole des arts appliqués de Vienne, qu'il juge obsolète, et trois à l'Académie des beaux-arts, car ses travaux y sont traités de « *dégénérés* », comme ils l'auraient été au temps du III^e Reich.

Or, il sait qu'un autre art existe. Il en a eu un premier aperçu en 1947 dans des expositions d'œuvres contemporaines montées par le British Council et l'Institut français, à Klagenfurt, en Carinthie. Mû par la nécessité d'aller voir par lui-même, il se rend à Paris en 1951 en compagnie d'une autre artiste libre, la peintre Maria Lassnig (1919-2014).

Influence sur l'actionnisme viennois

Si la rencontre avec André Breton est décevante, ce qu'ils voient dans les galeries parisiennes les convainc d'organiser une exposition d'art non figuratif au Musée de Klagenfurt à leur retour. Rainer y montre des toiles peintes à l'aveugle et ses *Nadamalerei* (« peintures de rien »), des cadres vides fixés au mur. En 1951 encore, il réunit une suite de photographies sous le titre *Perspectives de la destruction* : les camps nazis, Hiroshima, la guerre, les désastres. Sur la toile, ce tragique et cet effroi s'inscrivent dans le geste pictural lui-même, la répétition de couches de noir se superposant jusqu'à obtenir une peau épaisse et matte. Il ne s'agit pas d'effacer, mais de matérialiser la pensée de l'histoire dans un processus quasi rituel.

Ces monochromes de 1952-1953, nommés par lui *Reduktionen* (« réductions ») précèdent de peu les *Übermalungen* (« recouvrements ») dont le nom dit la genèse : Rainer recouvre des œuvres, les siennes, celles d'autres artistes qui les lui donnent – Sam Francis, Georges Mathieu ou Victor Vasarely, par exemple –, ou des photographies et, plus tard, des gravures ou autres sortes d'images. Selon les cas et les moments, celles-ci demeurent partiellement identifiées ou disparaissent. Mais, dans tous les cas, la décision de recouvrir tout ou partie par du noir, du blanc ou des couleurs est déterminée par ces images sous-jacentes, en écho. Il en est ainsi des premiers recouvrements jusqu'aux derniers, dont une suite de sujets bibliques, d'enluminures du haut Moyen Age jusqu'à des gravures du XIX^e siècle.

Ceux-ci ne sont cependant que l'une des expérimentations de Rainer. Dans la seconde moitié des années 1950, il peint quinze *Crucifixions* : les châssis sont en formes de croix qui sont latines, grecques, à angle droit ou oblique. La surface ainsi circonscrite reçoit des projections et des inondations de couleurs qui se superposent. Là encore le travail pictural est lent et aventureux. Rainer n'a cessé par la suite de revenir à cet art du flux et de l'expansion chromatiques, conservant la forme d'une croix ou lui substituant un cercle. La crucifixion, le geste pictural libre exécuté par le corps entier, l'enfouissement dans la couleur : autant de thèmes qui sont aussi ceux de l'actionnisme viennois à partir de 1961, pour Otto Muehl, Hermann Nitsch ou Günter Brus. Ce qu'ils doivent à Rainer, qui ne participa pas à leurs actions, ne saurait être nié : influence intellectuelle plus que visuelle.

Expériences étendues à la vidéo

Il apparaît en effet comme un expérimentateur sans limites, tentant de libérer la création de la conscience et de la raison, suivant l'exigence essentielle du surréalisme. Il se met, pour dessiner ou peindre, dans des états de non-contrôle : l'alcool dès 1961, la psilocybine et le LSD à partir de 1966, en relation avec des chercheurs, comme Henri Michaux, Jean-Jacques Lebel et d'autres, qui font de même l'épreuve des hallucinogènes. Les deux faits n'étant pas sans rapport, il se saisit alors de l'autoportrait photographique et réalise des séries d'études d'expression, de grimaces, de déformations extrêmes du visage. Très nombreuses sont celles qui font penser à des figures d'aliénés. La référence est d'autant plus certaine qu'il commence au même moment une collection d'œuvres acquises dans les hôpitaux psychiatriques, dont celui de Gugging, près de Vienne. Au fil du temps, il rassemble plus de 2 000 œuvres et documents. Une partie en a été montrée en 2005, à Paris, par la Maison Rouge.

Lire (archive de 2005) | [Arnulf Rainer dissèque les physionomies de la folie](#)



Images de soi toujours : de formats réduits, il en vient en 1969 à de plus grands tirages, qui s'offrent au fusain, à l'encre ou au pastel. Les séries *Face Farces* et *Body Language* sont engagées en 1970, photos dont il est le modèle dans les positions les plus contraintes et douloureuses et qui sont retravaillées par le noir et les couleurs. A partir de 1972, il étend ses expériences à la vidéo et au film puis, en 1977, en vient au masque mortuaire, autre forme de portrait. Encore ne cite-t-on là que quelques-unes de ses approches sur ces sujets.

Leur retentissement est allé croissant. Une première rétrospective se tient à Vienne en 1968. Elle est suivie de plusieurs participations à la Biennale de Venise, en Italie, à partir de 1971, à la Documenta de Cassel (Allemagne) en 1977 et, plus tard, d'innombrables expositions notamment aux Etats-Unis et en France – dont l'exposition « Mort et sacrifice » au Centre Pompidou, en 1984. Après un Arnulf Rainer Museum à New York de 1993 à 1996, un deuxième s'est ouvert à Baden, en 2009, et s'est maintenu en activité jusqu'à aujourd'hui. S'il est permis d'évoquer pour finir, à titre personnel, une de ses expositions, ce serait celle qui a eu lieu en 2022 à Venise, consacrée à ses peintures en formes de croix et de cercles. Elle était l'une des très rares qui puissent donner aujourd'hui un sentiment du sacré.

Arnulf Rainer en quelques dates

8 décembre 1929 Naissance à Baden (Autriche)

1968 Première rétrospective à Vienne

1984 Exposition au Centre Pompidou, à Paris

2009 Ouverture d'un musée qui lui est consacré à Baden, sa ville natale

18 décembre 2025 Mort à Vienne